

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [6] (1903)
Heft: 22

Artikel: Le chemineau : un peintre franc-comtois : Jules Adler
Autor: Beauguitte, Ernest
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-252977>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

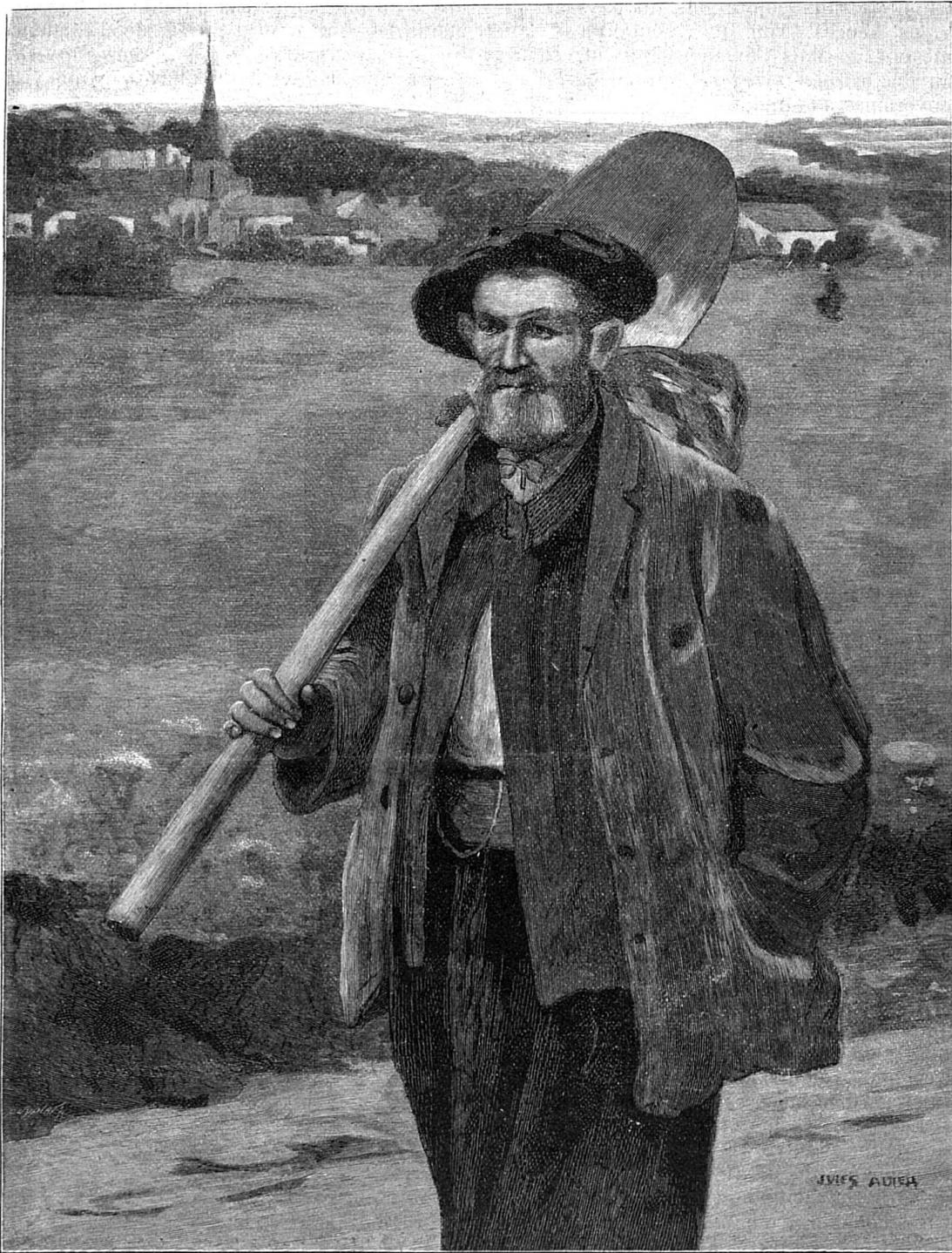
Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE CHEMINEAU



Le Chemineau, par Jules Adler (Musée du Luxembourg.) — Gravure de Puyplat.

Un peintre franc-comtois : Jules Adler

Le chemineau peint par Jules Adler et que nous reproduisons ci-dessus n'est pas le joyeux drille que Richepin a décrit dans le *Chemineau*, joué à l'Odéon, il y a quelques années.

Voyez-le. Son front est ridé de soucis : ses yeux disent la mélancolie, et sa bouche, entre sa mous-

tache rude et les poils de sa barbe, raides comme la soie du sanglier, garde le pli amer de la souffrance.

Depuis combien de temps va-t-il ainsi, par les grands chemins ou par les sentiers des prairies, d'un village à l'autre, son béret sur la tête, sa pelle sur l'épaule, son baluchon sur le dos, une main dans la poche d'un veston fatigué ? Que le hameau s'éveille à l'aube

fraîche ou que le crépuscule jette sa fine cendre sur les maisons blotties auprès de l'église et sur les massifs de verdure, il ne prend pas garde aux jeux charmants de la lumière, aux colorations du paysage, diverses selon les heures. Non que, peut-être, il soit rebelle à toute poésie. Mais l'existence lui fut cruelle. Il est seul au déclin de la vie; la journée de labeur finie, il ne trouvera pas, à l'humble mais tranquille foyer, près d'un bon feu l'hiver, sur un banc l'été, devant la porte, le sourire avenant d'une compagne aimée et les douces caresses d'enfants.

Sorte de paria mélancolique, sans parents, sans amis, à la seule merci de qui l'embauchera, il va

Là-bas, là-bas, vers ce lointain
Qui recule chaque matin
Et qui le soir n'est pas atteint.

Il va

Indifférent aux chansons grèles
Des grillons et des sauterelles,
Aux pleurs d'amour des tourterelles

Sa vie, ainsi, au jour le jour s'écoulera toute dans l'unique joie — si c'en est une — du labeur toujours le même. Et quand enfin s'approchera de lui la Mort quasi libératrice, c'est à quelque compagnon de la veille ou à quelque chemineau de rencontre qu'iront sa pelle au manche poli, ses vêtements décolorés par les intempéries, son maigre baluchon et la montre d'argent dont la pauvre chaîne pend à sa ceinture.

* * *

C'est à peindre de tels déshérités du Destin, dont la résignation n'est pas exempte d'un sentiment de sourde révolte contre l'injustice des hommes et l'obscur toute-puissance de la Fatalité, que s'attarde le plus volontiers Jules Adler. L'âme un peu inquiète du poète qui est en lui s'attendrit généreusement au regard des misères quotidiennes. Les pauvres hères sont les amis du jeune peintre. Et il les connaît comme pas un, il sait quels combats se livrent dans les cerveaux frustes et dans les cœurs de ces humbles.

En dehors de ce *Chemineau*, récemment entré au musée du Luxembourg, Jules Adler est l'auteur d'un grand nombre de toiles et de dessins, d'une observation aigüe, d'un métier sans reproches, où se retrouvent et sa tendresse pour les parias et sa compassion à leurs maux.

Dès sa première œuvre importante, la *Rue*, qui exposée au Salon de 1893, lui valut sa première récompense et fut acquise par l'État, l'artiste s'affirmait ce qu'il a toujours été et que nous disions tout à l'heure. Nous le reverrons préoccupé du même souci d'art et hanté des mêmes idées, dans *Les Las* (Salon de 1897) acheté aussi

par l'État pour le musée d'Avignon, dans *L'Aube*, qui était à l'Hôtel de Ville de Paris, mais qui a émigré au Petit-Palais.

Il s'attachait, au début de sa carrière d'artiste à rendre, d'un pinceau expert autant que sincère, le grouillement des foules et l'âpreté de l'existence ouvrière, comme dans cette toile: *Le faubourg Saint-Denis le matin*, où passent maintes figures hâves, maints visages souffre-



Une herscheuse.

teux, employés et tâcherons se rendant à la besogne coutumière. Plus tard il symbolisera, soit en un petit groupe, soit en une seule figure, la peine des travailleurs. Un instant, il tentera de fournir un pendant aux misères des petits et il peindra les *Joies populaires* qui lui vaudront une médaille de deuxième classe et le feront classer hors concours. Mais parce que

Toujours une tristesse emplit les soirs de fête

on sentira passer, à travers l'ivresse des réjouissances, les soucis de la veille et ceux du lendemain.

Et il reviendra aux cruautés de la Vie. Il nous mènera, non aux pays de soleil et de bonheur que lui avait permis de visiter, en 1896, une bourse de voyage, mais aux pays noirs, où le ciel est plein de fumées, où l'existence est d'une singulière âpreté : au Creusot, d'abord, puis en Belgique, chez les mineurs. C'est de Charleroi que nous vient la pittoresque herscheuse que nous reproduisons, cette fille du peuple aux lignes sculpturales. Elle figurait à la toute récente exposition des œuvres rapportées de Belgique par l'artiste, exposition qui permit d'apprécier

le robuste talent du peintre et de saisir sa vision d'art. Voilà désormais Jules Adler classé par ceux qui comptent, et qui sont bien près d'être des maîtres. Le succès lui est venu tout jeune, puisqu'il n'a pas encore atteint la trente-huitième année. Et il est en droit de compter sur la gloire, ce Franco-Comtois qui passe tous les étés à Remiremont, dans la montagne vosgienne, et qui possède la vaillance têtue des gens de là-bas.

Ernest BEAUGUITTE.

Un honnête homme

Je vais raconter les faits simplement ; la moralité s'en dégagera d'elle-même.

C'était pas plus tard qu'hier.

J'avais passé toute la journée au polygone de Fontainebleau, où j'assistais aux expériences du nouveau canon de siège en osier, beaucoup plus léger que celui employé jusqu'à présent en bronze ou en acier et tout aussi « profitable ».

Après avoir absorbé, en gaie compagnie, quelques verres d'excellente bière, j'envahis le train qui, partant à 10 h. 5 de Fontainebleau, devait me déposer à Paris à 11 h. 24.

Dans le compartiment où m'amena le Destin se trouvaient déjà installés un monsieur et un petit garçon.

Le monsieur n'avait rien d'extraordinaire, le petit garçon non plus (un tic de famille, probablement).

Malgré ma haute situation dans la presse quotidienne, je consentis tout de même à engager la conversation avec ces êtres dénués d'intérêt.

Le monsieur, et aussi le petit garçon, son fils, arrivaient de Valence d'où ils étaient partis à cinq heures du matin, et c'est bien long, disait le monsieur de Valence, toute une journée passée en chemin de fer.

— Pourquoi, dis-je, n'avez-vous pas pris l'express, puisque vous voyagez en première ?

— Ah ! voilà !

Je dus me contenter de cette sommaire explication. D'ailleurs, la chose m'était bien équivalente.

Le monsieur me demanda ce qu'on disait à Paris des nouveaux scandales.

Je fis ce que je fais toujours en pareil cas (c'est idiot, mais rien ne me réjouit tant !)

Je lui fournis une quantité énorme de tuyaux, la plupart contraires à la stricte vérité et même à la simple raison, d'autres rigoureusement exacts, d'autres enfin légèrement panachés.

L'homme de Valence (la belle Valence !) m'écoutait ravi, mais un peu préoccupé de je ne savais quoi.

A chaque instant, il croyait devoir consulter sa montre.

A onze heures cinq juste, il se leva et, comme accomplissant l'opération la plus coutumière du monde, il tira la sonnette d'alarme.

Je le répète, « il tira la sonnette d'alarme ».

Je me fis ce raisonnement :

— Cet homme est devenu soudain fou, il va se livrer aux plus dangereuses excentricités ; mais comme il est très aimable, il tient à m'éviter la peine de tirer moi-même la sonnette d'alarme.

Cependant, le train ralentissait sa marche et se montrait à la portière la tête effarée du conducteur.

— Quoi ! quoi ! Qu'y a-t-il ?

— Oh ! répondit en souriant le monsieur de Valence, tranquillisez-vous, mon ami ! Il ne se passe rien de nature à altérer la sécurité des voyageurs. Il ne s'agit, en ce moment, que des intérêts de la Compagnie.

— Les intérêts...

— Les intérêts de la Compagnie, parfaitement !

Ce petit garçon qui est avec moi, mon fils en un mot, est né le 28 mai 1896, à 11 heures 5 du soir. Il vient donc d'entrer à cette minute dans sa septième année. Or, il est monté dans le train avec un ticket de demi-place, il doit donc à votre administration la petite différence qui résulte de cet état de choses. Veuillez me donner acte de ma déclaration et m'indiquer le léger supplément à verser entre vos mains.

J'ai tenu à signaler au public cet acte de probité qui nous consolera de bien des défaillances actuelles.

Combien d'entre vous, lecteurs et lectrices, vous trouvant dans cette situation, n'auriez rien dit et ne vous croiriez pas coupables ?

Le sens moral fiche le camp à grands pas, décidément.

Alphonse ALLAIS.

NOUVELLES A LA MAIN

Vous dites, capitaine, que le major s'est égaré avec tout son bataillon dans le brouillard ? M'étonne pas, ce major ne m'a jamais fait l'effet d'un homme débrouillard.

* * *

Mme Crétinot est allée acheter une purge chez le pharmacien.

— Dois-je vous l'envoyer ou devez-vous la prendre ? lui demande le pharmacien.

Et Mme Crétinot, avec un sourire un peu pincé :

— Comment voulez-vous que je la prenne, si vous ne me l'envoyez pas ?

* * *

Un moraliste adresse des remontrances à un jeune dissipateur qui croque lestement son patrimoine.

— Oh ! dit le jeune homme, je suis encore vert, je mûrirai plus tard.

Et le moraliste, sans pitié :

— Oui, comme les fruits, sur la paille !